Titre : **BATAILLE DE DREUX** **19 décembre 1562**	Référence : **ANCESTRAMIL** **Batailles et Combats**
Auteur : **L'ARMEE FRANCAISE DEPUIS LE MOYEN AGE JUSQU'A LA REVOLUTION ETUDE ILLUSTREE D'APRES LES OUVRAGES DE M. PAUL LACROIX SUR LE MOYEN AGE, LA RENAISSANCE, LE XVIIE ET LE XVIIIe SIECLE**	Origine : **Collection personnelle**
Référence : **LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET Cie** **IMPRIMEURS DE L'INSTUTIT, RUE JACOB, 56** **1889**	Transcripteur : **MFR** Date : **2013**

Ancestramil

BATAILLE DE DREUX

19 décembre 1562

Après avoir tenté une démonstration contre les faubourgs de Paris, le **prince de CONDE,** chef du parti protestant, prit le chemin du Havre, avec son armée, forte de 8 000 fantassins, 5 000 cavaliers et quelques canons. L'armée royale, sous les ordres du **connétable de MONTMORENCY**, le suivit, et l'atteignit, le 19 décembre 1562, dans les environs de Dreux : elle comptait 16 000 gens de pied et 2 000 chevaux

Presque tous les chefs des deux partis se trouvaient en présence, et la haine qu'ils se portaient depuis longtemps s'était récemment accrue de tous les excès commis de part et d'autre depuis la reprise des hostilités. Il n'y eut pas d'escarmouche avant la bataille, qui commença, à une heure après midi, par grandes masses, et continua jusqu'à cinq heures avec une effroyable mortalité.

Les armées, divisées chacune en deux corps, avaient d'abord marché sur deux lignes presque parallèles. Le premier corps des catholiques, commandé par le maréchal **de SAINT-ANDRE,** était déjà hors de vue, lorsque le connétable, qui menait le gros de ses forces, commit la faute d'engager le combat par une violente canonnade ; il aurait dû attendre, pour attaquer un ennemi très supérieur en chevaux, que celui-ci eût quitté la plaine de Beauce et passé le bourg du Tréon, au-delà duquel le pays devient couvert et entrecoupé de ravins et de collines. Il en résulta que son corps de bataille fut exposé à tout l'effort de ses adversaires. **COLIGNY**, avec sa cavalerie, fondit sur sa gauche, tandis que **CONDE** le prenait par l'autre bout, et attaquait l'infanterie suisse. **MONTMORENCY**, à la tête de huit escadrons de gendarmerie, rangés en une seule haie suivant l'ancienne tactique, les vit enfoncer du premier choc par les reîtres, auquels leurs files redoublées donnaient un poids irrésistible ; beaucoup s'enfuirent jusqu'à Paris, où ils répandirent l'alarme. Le **duc d'AUMALE**, qui vint au secours de son chef, fut renversé et foulé aux pieds des chevaux ; un des fils du connétable fut tué, et lui-même, blessé d'un coup de pistolet à la mâchoire, fut enveloppé et forcé de se rendre.

« A sa droite, rapporte **SISMONDI, CONDE** s'acharnait sur l'infanterie suisse, qu'il aurait mieux fait de laisser tranquille, afin de profiter de sa grande supériorité en cavalerie pour détruire ou mettre en fuite toute celle de l'ennemi. Les Suisses, traversé par plusieurs charges, n'abandonnèrent point le terrain ; ils se ralliaient chaque fois, et, serrant leurs piques, ils présentaient toujours un front redoutable. Un bataillon de dix-sept enseignes de Français et de Bretons, qui était à côté d'eux, ne fit pas une si belle résistance : il fut bientôt rompu. Mais la cavalerie de **CONDE** et de **COLIGNY**, en partie épuisée par tant de combats, en partie dispersée à la poursuite des fuyards, n'était plus en état de soutenir une attaque nouvelle. »

A peine il restait à ces deux capitaines 200 chevaux ensemble, lorsque l'avant-garde catholique, où se trouvaient le **duc de GUISE** et **SAINT-ANDRE**, rebroussa chemin et tomba sur eux. Peu d'instants suffirent pour changer l'aspect de la bataille. La cavalerie protestante entraîna **CONDE** dans sa débandade ; il n'alla pas loin : son cheval, atteint d'une arquebusade à la jambe, s'arrêta court, et le prince fut fait prisonnier. De son côté, **COLIGNY**, poussé l'épée dans les reins, rallia les débris des divers corps de son parti, et les ramena à la charge. Ce fut le plus terrible choc de la journée.

SAINT-ANDRE, battu, fut tué, entre les mains de ceux qui l'avaient pris, par un homme qu'il avait autrefois offensé.

Le feu meurtrier de l'infanterie brisa le retour offensif de **CONDE**, qui, l'entrée de la nuit, se retira en bon ordre et alla loger au village de la Neuville.

Par une singularité qui ne s'était peut-être jamais rencontrée, les deux généraux en chef étaient prisonniers de part et d'autre.
Le champ de bataille, jonché de 8 000 morts, resta aux catholiques.

****

Ancestramil